



FRANCE

« Aller de l'avant, on doit bien ça aux élèves »

De la maternelle au lycée, des professeurs dressent un premier bilan d'une rentrée marquée par le Covid-19

RÉCIT

Peut-on, alors que l'épidémie due au coronavirus s'emballe, faire une rentrée scolaire « normale » – ou la « plus normale possible », comme l'a demandé le ministre de l'éducation nationale à son million d'administrés ? Avant le « jour J », mardi 1^{er} septembre, l'expression laissait circonspects bon nombre d'enseignants, de directeurs et de chefs d'établissement. Idem des parents, dont un gros tiers, selon les sondages d'opinion, disait « redouter » le grand jour.

Une semaine est passée, et les professeurs, de la maternelle au lycée, en témoignent volontiers : ils font « tout pour y arriver ». En dépit de leur peur, partagée, d'être tenus pour « responsables » de la propagation du virus, quand, chaque jour, des classes et des écoles sont contraintes de fermer. En dépit, aussi, d'un protocole sanitaire dont ils interrogent l'« application », l'« évolution » et la « portée ».

« Tous vigilants »

« Aller de l'avant, on doit bien ça aux enfants », souffle Christian Vallat. Ce proviseur d'un lycée professionnel à Chasseneuil-sur-Bonnieure, en Charente, n'en revient « toujours pas » que les élèves s'adaptent « aussi vite ». « On avait très peur du décrochage, raconte-t-il. Pendant le confinement, jusqu'à 10 % des effectifs ne nous avaient pas donné de nouvelles dans certaines classes ou dans certaines sections. » Or cette semaine, « ses » lycéens étaient « tous là ». Et « tous vigilants » : « Les contraintes sanitaires qui font débat parmi les adultes, eux les appliquent sans

discuter. Même dans la cour, ils portent le masque. Ça rigole, ça s'amuse... toujours masqué. »

Dans l'enceinte du prestigieux lycée du Parc, à Lyon, le proviseur Pascal Charpentier observe cette même « vigilance » des jeunes et des enseignants – tous présents, tous masqués. « Je distribue deux ou trois masques par jour, guère plus, confie-t-il. Sur 2 000 élèves, ça fait très peu d'oublis... » Reste à savoir ce que ça donnera « à l'usage » ou « à l'usure », tempèrent les deux chefs d'établissement.

Sabine, directrice d'une école élémentaire à Pantin (Seine-Saint-Denis), évoque, elle aussi, spontanément, les « bonnes surprises » de la rentrée. « Sur 170 enfants inscrits, ils étaient tous là mardi, se réjouit cette enseignante qui a requis l'anonymat. D'ordinaire, quelques-uns manquent toujours à l'appel parce qu'ils ont décalé de quelques jours leur retour de vacances. » Des familles qui viennent d'Afrique du Nord, de Pologne ou de Roumanie pour l'essentiel. La question ne s'est pas posée cette année, poursuit Sabine : « Ces familles ne sont pas parties de l'été. »

Autre « surprise » : une frange des élèves – presque un quart, estime-t-elle – vient en classe avec un masque, quand le protocole sanitaire actualisé le 26 août ne l'impose qu'à partir du collège. « On sent de l'inquiétude chez les parents, observe la directrice, alors on a décidé, d'un commun accord au sein de l'équipe, de ne pas aller contre... La seule chose qu'on demande, c'est que les enfants sachent se servir des masques, qu'ils aient de quoi les trans-

porter et les jeter. »

Autant de « gestes intégrés », assure Laurine (son prénom a été modifié), chargée d'une classe de CM2 dans une petite école du centre de la France. Comme les lavages répétés des mains, au moins quatre fois par jour, dit-elle. « Contrairement à ce qui s'était passé au moment du déconfinement, quand l'épidémie était en reflux un peu partout et qu'on nous demandait à nous, dans l'enceinte scolaire, d'être extrêmement stricts, il y a aujourd'hui une forme d'adéquation entre ce que vivent les enfants à l'extérieur et ce qu'ils vivent à l'intérieur de l'école, fait valoir cette professeure chevronnée. Le virus est partout. Dans ce contexte-là, je ne vois pas pourquoi des enfants de 9 ou 10 ans ne pourraient pas venir en classe masqués. Est-ce que ce n'est pas ça, finalement, la "nouvelle normalité" ? »

Des recommandations

En classe, elle reconnaît avoir pris « quelques libertés avec les consignes ». « Être un élève normal, ça veut dire pouvoir travailler en binôme voire à trois ou à quatre, se passer des feutres, lire au-dessus d'un même cahier... Dans ces situations, ça a du sens pour eux de porter un masque. » D'autant que la distanciation sociale et la limitation du « brassage » des élèves ne sont désormais plus que des recommandations, même à la cantine ou dans les internats, et pas une obligation, comme au printemps lors du déconfinement.

En maternelle, les enseignants préfèrent s'en réjouir plutôt que de s'en inquiéter. En tout cas, tant que le nombre de « cas » n'explose



pas. « Un enfant de 3 ans qui pleure, on doit pouvoir le consoler, défend Katia Philippe, enseignante dans l'arrière-pays niçois. Quand j'ai terminé ma première journée, mardi, par la lecture d'un conte, un rituel important avec les petits, j'avais quatre enfants autour de moi qui me touchaient la main, le bras, le genou... Ces contacts-là, on ne peut pas les repousser. »

Idem de ceux que les enseignants nouent avec les parents lors de leur première rentrée. « Même si les voyants sont au rouge à Paris, on laisse un membre de chaque famille pénétrer tous les matins dans l'école, raconte Hervé Lalle, directeur d'une maternelle dans le 11^e arrondissement parisien. Et on espère bien continuer comme ça aussi longtemps que possible... » Quand bien même les autorités éducatives et sanitaires n'excluent pas un durcissement du protocole, en Ile-de-France et dans les Bouches-du-Rhône, où les contaminations s'accélérent. « Ne pas en rabattre sur l'essentiel, reprend Hervé Lalle, de SE-UNSA, en particulier sur la place des parents dans l'école, c'est la ligne que je veux tenir s'il faut faire une rentrée aussi normale que possible... dans des conditions qui ne le sont pas. »

L'essentiel, c'est aussi la façon d'enseigner, soulignent les enseignants à qui l'institution demande, d'ici à la Toussaint, de remédier au retard accumulé durant le confinement. « En cela aussi, nous faisons une rentrée normale, ironise Benjamin Marol, professeur en collège à Montreuil (Seine-Saint-Denis). On nous demande de relever un défi sans nous en donner les moyens alors que, dans mon département, le coronavirus autant que le décrochage ont fait des ravages. » Constat inquiet, aussi, d'Amélie Hart-Hutasse, qui enseigne en collège mais en milieu rural, dans l'Auxois. « L'épidémie a cassé une dynamique, dit-elle, et pourtant, en ce mois de septembre,

on a toujours plus d'élèves dans nos classes, et des programmes à boucler qui n'ont pas été allégés. »

Contrairement à ce qui se joue ailleurs, ces deux enseignants évoquent, au collège, des élèves pour qui le port du masque ne va pas de soi. Qui l'« enlèvent », l'« entortillent » voire le « mâchouillent »... Pour « cadrer » la situation et « dédramatiser », Amélie Hart-Hutasse raconte avoir introduit en classe quelques signes de plongée sous-marine. Un pour dire que « tout va bien », un autre pour signifier « quand ça ne va pas », un troisième pour demander « une pause », un dernier pour un « temps calme ». « Cela m'a permis de briser la glace avec les 6^e pour qui le saut à faire [à l'entrée au collège] est encore plus compliqué que d'ordinaire avec la crise sanitaire, explique-t-elle. Mais c'est aussi une façon de pallier le fait qu'avec le masque, on se comprend moins et on se fatigue vite. »

« Devoir s'adapter »

Pour Benjamin Marol aussi, il est urgent de trouver des « palliatifs ». « Parler avec les yeux, ça ne suffit pas, dit-il. Et encore : moi j'ai du coffre ; même avec un masque, mes élèves me comprennent. Mais quand eux me parlent, je n'entends presque rien. J'ai l'impression d'avoir 70 ans... » Comme tous les enseignants interrogés, il reconnaît « devoir s'adapter ».

Les observateurs de l'école le confirment : dans ce contexte de rentrée inédit, chacun, au sein de la communauté éducative, essaie de « retrouver ses repères ». On a « desserré » un peu le calendrier de la reprise en échelonnant la rentrée niveau par niveau ; on a annulé les voyages de classe, limité le nombre de réunions... Mais on ne change pas – ou peu – les « plans de classe ». On ne révolutionne ni les emplois du temps ni la vie dans les établissements, pas plus qu'on ne bouleverse l'organisation de la cantine ou de l'accueil périsco-

laire. « On n'en a ni les moyens ni la place », disent les collectivités qui en ont la responsabilité.

Mais certains changements sont perceptibles dans les pratiques. « L'épidémie pousse les enseignants à se projeter vers d'autres façons d'enseigner », observe Crystèle Ferjou, conseillère pédagogique dans les Deux-Sèvres. Ils misent sur le travail en équipe, investissent les pratiques numériques, anticipent aussi la possibilité d'un reconfinement... Mi-mars, quand tous les établissements ont dû fermer, ils n'ont pas eu le choix : il leur a fallu se remettre en jeu pour enseigner à distance « au mieux », raconte cette spécialiste. Le retour en classe se fait « avec ce passif-là ». Mme Ferjou voit pas exemple de plus en plus de professeurs, jeunes et moins jeunes, se laisser tenter par la « classe dehors » – autrement dit, en extérieur.

Mais ce n'est pas le cas de tous. « Le risque, c'est que la situation nous pousse plutôt vers une pédagogie plus frontale, un retour au cours magistral », estime Vincent Capdepuy, enseignant en lycée à Saint-Pierre de La Réunion. « Chez lui », dit-il, la rentrée commence à peine à « se stabiliser ». Elle a débuté mi-août, selon un calendrier propre aux territoires ultramarins. Et elle ne s'est pas déroulée « tout à fait normalement », concède-t-il, puisqu'une partie des écoles ont dû la reporter, après le dépistage de cas de Covid à la chaîne.

« Résister à la panique »

Dans les lycées de La Réunion, le calme est relatif : mardi 2 septembre, jour de la reprise en métropole, Vincent Capdepuy a appris qu'un lycéen avait été testé positif dans son établissement. « La peur existe, des cas contacts ont été identifiés, et on sait tous que le risque de contagion n'est pas nul, dit-il, mais il me semble important de résister à la panique. » Il trouve ses élèves de terminale « exemplaires ». « On a beaucoup parlé du



virus les premiers jours, mais depuis, ils sont revenus à l'essentiel: pour eux, c'est l'année du bac qui démarre» – la première session, en terminale, du « bac Blanquer ». Ce professeur d'histoire-géographie entend les y préparer, comme il l'a fait pour leurs aînés. *«J'ai envie de croire que je peux enseigner normalement»*, souligne-t-il, sans renoncer *«à circuler entre les bureaux, ou à m'agenouiller auprès d'un élève s'il a une question à poser ou quand il me semble en difficulté... Bref, j'ai l'intention de faire cours, simplement...»*

Son objectif, partagé par bon nombre d'enseignants, tient en une phrase: *«Tout, plutôt qu'un reconfinement.»* *«Plus que la peur du cluster, c'est la peur de devoir refaire l'école à distance, avec toutes les inégalités que cela engendre, qui ne me quitte pas»*, confie Sabine, la directrice de Seine-Saint-Denis. *«Rien ne vaut les retrouvailles et le contact direct avec les élèves»*, renchérit Katia Philippe, en maternelle. *«Jusqu'ici, tout va bien»*, se répètent les deux femmes. Mais elles ont bien en tête que les fermetures de classes, même si elles restent *«localisées»*, peuvent être décrétées du jour au lendemain.

Alors chacune s'interroge sur son *«rôle»* en cas de contamination avérée. *«Certains de nos élèves ont une santé fragile, reprend Amélie Hart-Hutasse, enseignante de collège. Hormis le masque et le lavage répété des mains, je ne vois pas trop ce qu'on peut leur offrir comme garanties...»* Et c'est d'autant plus difficile à vivre qu'elle sait d'avance que cela ne suffira pas: *«Il y aura des contaminations à l'école»*, les a prévenus, le 24 août, le président du Conseil scientifique, Jean-François Del-fraissy, sur les ondes de Franceinfo, avant d'ajouter que ces contaminations seraient *«gérées»*.

Oui, mais par qui? La question résonne d'une école à l'autre. *«Lors des réunions de prérentrée, la hiérarchie nous a fait comprendre qu'on devait faire face et se te-*

nir prêts, reprend Laurine, enseignante de CM2. On nous en a parlé au futur, pas au conditionnel. Je suis prête à tout entendre, conclut la jeune femme, mais pas à croire qu'il s'agit là d'une mission tout à fait normale...» ■

MATTEA BATTAGLIA

«L'épidémie pousse les enseignants à se projeter vers d'autres façons d'enseigner»

CRYSTÈLE FERJOU
conseillère pédagogique

«Mes élèves me comprennent avec un masque. Mais quand eux me parlent, je n'entends presque rien»

BENJAMIN MAROL
enseignant



**Au collège
Françoise-
Giroud
à Vincennes
(Val-de-
Marne), le
1^{er} septembre.**

MARTIN BUREAU/AFP